

n'osent plus même lutter contre leur tyran, madame de Beaupréau avait les yeux baissés, et deux larmes silencieuses roulaient le long de ses joues amaigries.

Tout à coup son mari s'arrêta brusquement devant elle et la regarda fixement.

— Ah ! vous pleurez, ricana-t-il, vous pleurez parce que je refuse de donner votre enfant, à vous, à un homme sans le sou, sans avenir... au lieu de me remercier de veiller sur le bonheur de cette enfant, qui n'est pas à moi, après tout.

A ce dernier mot, la malheureuse somme n'y tint plus :

— Monsieur, s'écria-t-elle, cette enfant n'est pas la vôtre, c'est vrai, mais c'est ma fille à moi, et c'est l'enfant de mon premier mari, le lieutenant Kermor de Kermarouët, qui fut compté parmi les morts au siège du Trocadéro.

Cette enfant n'est pas le fruit de l'inconduite, elle a le droit de porter fièrement le nom de son père légitime. Et quand j'ai accepté la main que vous m'offriez, ce n'était pas pour cacher une faute, mais pour assurer l'avenir de ma fille de mon Hermine.

Et quand vous, qui aviez une belle position, vous êtes venu trouver la veuve du lieutenant Kermor de Kermarouët dans sa pauvre mansarde et qu'elle vous a présenté son enfant, vous avez dit en la prenant dans vos bras, si vous voulez m'accorder votre main, madame, je serai son père.

— Eh bien, reprit M. Beaupréau, dont la colère apaisée repartit, n'ai-je pas tenu parole ? A cette heure même, votre fille ne me croit-elle pas son père ?

— Oui, fit Thérèse, — car c'était elle, — mais elle se demande parfois, la pauvre enfant, pourquoi cet homme, qui se dit et qu'elle vénère et chérit comme tel, pourquoi cet homme lui témoigne parfois une sorte d'aversion...

— Vous mentez ! s'écria M. de Beaupréau ; je lui prèfère mon enfant, à moi, c'est tout simple ; mais...

— Eh bien, monsieur, acheva Thérèse, vous avez trouvé dans la femme une créature résignée, patiente, mais vous vous adressez à la mère, et vous vous opposez au bonheur de cette enfant ? Eh bien, la mère relèvera la tête et vous résistera ! Hermine aime M. Fernand Rocher ; c'est un jeune homme honnête, laborieux. Mon Dieu, c'était votre avis hier encore. Il la rendra heureuse... Pourquoi empêchez-vous cette union ?

— Pourquoi, pourquoi ? murmura M. de Beaupréau qui écumait ; mais parce qu'il n'a pas le sou ! Tenez, dit-il, voulez-vous que je consente à ce mariage ?... Cela dépend de vous.

— Que faut-il faire ? demanda Thérèse, qui contenait ses larmes et son indignation, car elle voulait être forte et défendre jusqu'au bout le bonheur de sa fille.

— Ce qu'il faut faire ? dit le chef du bureau en s'assoyant en face de sa femme, le voici : quand je vous ai pris pour femme, vous n'aviez pas le sou, mais depuis vous avez hérité de 200,000 francs de votre oncle Gontran.

Eh bien faites un don de la moitié de cette fortune en faveur de notre fils Emmanuel, et je donnerai mon consentement.

— Jamais ! s'écria madame de Beaupréau, mais je ne dépourvrai l'un de mes enfants au profit de l'autre !

— Alors, dit froidement M. de Beaupréau, n'en parlons plus.

— Soit ! dit Thérèse, nous attendrons... mais au moment où madame de Beaupréau prononçait ces derniers mots, une porte s'ouvrit, et une voix dit sur le seuil :

— Monsieur, dit-elle, ma mère ne voulait point me déposséder, mais j'ai bien le droit de renoncer moi-même à une partie de mon héritage. J'accepte vos conditions.

Et Hermine salua froidement le chef du bureau, courut à la porte et appela :

— Fernand ! Fernand !

Fernand Rocher se montra alors sur le seuil.

Hermine le conduisit par la main à M. de Beaupréau, et lui dit :

— N'est-ce pas, monsieur, que vous m'accepterez sans dot pour votre femme ?

Ah ! s'écria le jeune homme, je serai fier de travailler pour

vous rendre heureuse, et je ne demande que vous !

Eh bien, dit Hermine, je serai votre femme. Asseyez-vous là, devant ce bureau, et écrivez le reçu de ma dot. Ce n'est qu'à cette condition que M. de Beaupréau consent à vous accorder ma main.

Et la jeune fille jeta un regard de dédain suprême au chef de bureau, stupéfait d'un pareil déroulement.

VII

COLA R

Le lendemain du jour où la Baccarat avait suivi Fernand Rocher, c'est-à-dire le dimanche matin, un personnage que nous connaissons déjà, Colar, cheminait, vers huit heures du matin, par la rue de la Chaussée-d'Antin, d'un pas rapide et qui semblait affaire.

L'ancien sous-officier n'était point, comme à l'ordinaire, vêtu d'une redingote boutonnant droit sur un pantalon à la hussarde. Il portait une blouse bleue, de celles qui descendent à peine sur les hanches et qu'on appelle *bougreron*, et sa tête était coiffée d'une casquette, au lieu d'un chapeau pointu qu'il inclinait d'ordinnaire crûnement sur l'oreille. Un pantalon de grosse laine brune et une cravate noire nouée en corde complétaient ce costume.

Colar descendit la rue de la Chaussée-d'Antin jusqu'à la rue de la Victoire, qu'on venait alors de percer sur les derrières de quelques vastes hôtels de la rue Saint-Lazare.

A peine deux ou trois maisons commençaient-elles à s'élancer sur la gauche ; tandis que le côté droit de la rue n'était séparé de vastes terrains vagues que par une cloison de solives et de planches.

Colar s'introduisit dans l'un de ces terrains par une ouverture que lissait une planche absente, et il se dirigea vers un petit pavillon démolî aujourd'hui, qui était situé à l'extrémité du jardin d'un vieil hôtel.

L'hôtel, qui appartenait à un vieux gentilhomme anglais fort riche et très original, était complètement inhabité ; c'est-à-dire qu'il était confié à la garde d'un concierge pareillement anglais occupant un petit corps de logis ménagé au-dessus de la porte cochère, qui donnait rue Saint-Lazare.

Derrière l'hôtel s'étendait un vaste jardin ; au bout du jardin était le pavillon, composé d'un rez-de-chaussée et d'un seul étage.

Par une bizarrerie assez singulière, lord MacFerl, s'il n'avait jamais voulu louer son hôtel, avait permis à son concierge de mettre le pavillon en location, et lui abandonnait le bénéfice qu'il en pouvait retirer.

Or, un matin, un mois auparavant, le concierge étant sur sa porte et fumant avec un flegme tout britannique, un jeune homme de vingt-cinq à vingt-huit ans, dont la tournure et les vêtements semblaient accuser une origine d'outre-Manche, lui adressa la parole en anglais et demanda à voir le pavillon.

Le pavillon, visité avec soin, plut à l'étranger, à cause surtout de son isolement ; il convint du prix de location, qui était, du reste, assez élevé, et le soir même il fit apporter ses malles et s'y installa avec un seul domestique.

Or, cet étranger n'était autre que le capitaine Williams, et lorsque Colar, qui avait dédaigné d'aller faire le tour par la rue Saint-Lazare et s'était introduit dans le jardin par la brèche faite à la clôture de planches, lorsque, disons-nous, Colar arriva, il trouva son chef sur pied et procédant à sa toilette.

Le Capitaine Williams avait les cheveux noirs et de fines moustaches de même couleur ; il était beau garçon et d'une exquisite distinction de manières.

A Londres, où il avait été le chef occulte d'une bande redoutable, le capitaine portait le titre de baronnet, dont il était parvenu à faire constater la propriété légalise ; il était reçu dans le meilleur monde et habitait une maison charmante dans Belgrave-square.

Longtemps il était parvenu à se faire passer pour le fils d'un